

Tuillon l'intègre

Pierre Lexert

Je n'ai jamais beaucoup aimé les "spécialistes" ; ils sont souvent trop sûrs d'eux, tranchent avec trop de superbe, et, à l'aise dans leur domaine, en oublient ou méconnaissent qu'y peuvent interférer des facteurs venus d'ailleurs.

Gaston Tuillon n'était pas de ceux-là ; et pourtant, s'il fut un spécialiste en dialectologie, ce fut bien lui ! Mais voilà ! C'était aussi un humaniste et une nature débonnaire, animée par le goût de la recherche et le plaisir de la découverte plus que par l'envie de parader. Ainsi m'avait-il fait tenir un excellent article pour *Les Cahiers du Ru*, ajoutant avec une touchante modestie : « Je vous permets les corrections que vous jugerez nécessaires ».

Amateur de français comme on peut être passionné de beaux-arts, je m'étais naturellement penché sur les prémices de notre langue, allant même jusqu'à commettre des pastiches moyenâgeux dans la manière de Charles d'Orléans et de Chrétien de Troyes. J'avais eu la chance, aussi, de me familiariser avec le patois durant ma prime enfance à Fénis auprès de ma grand-mère dans les années vingt de l'autre siècle. Et ma fascination pour l'arbre francophone se nourrissait non seulement de l'air du temps et des fruits qu'il avait porté, mais également du suc venant de ses racines. C'est, je crois, ce qui scella notre complicité culturelle. Ce genre de complicité qui, une fois nouée, n'a plus besoin de grand chose pour perdurer : des échanges de livres, quelques lettres, diverses rencontres, – dont l'une des dernières – qui se prolongea pendant plusieurs jours – eut lieu à Bessans, au pied du Mont-Cenis, dans cette vallée de la Maurienne qui lui était chère, non loin de sa Modane natale. J'y avais fait la guerre en 1944/45 parmi les éclaireurs-skieurs et m'y retrouvais alors fortuitement en tant que porte-drapeau des chasseurs alpins à l'occasion d'une cérémonie commémorative. Au surplus, la patronne de l'accueillant hôtel où nous logions était une alerte Valdôtaine. Nous eûmes donc là, au cœur de ces montagnes familières, de plaisantes et fort instructives conversations à bâtons rompus.

La Vallée d'Aoste, pour Gaston Tuillon, était devenue une sorte d'enfant adoptif qui lui inspirait un attachement particulier. Hélas, un enfant qui l'a bien déçu au fil des années, tant en ce qui concerne – Mlle Viglino exceptée – l'apathie et le peu de convictions de ses dirigeants, essentiellement mus par des rivalités et des intérêts personnels, et l'avachissement civique des Valdôtains, dont le manque de détermination le consternait. « Ce n'est pas tout de débattre, encore faut-il se battre ! » remarquait-il à leur propos. Il avait fait le tour aussi du formalisme et

des tracasseries de l'administration romaine, comme de « l'acharnement nationaliste des intellectuels italiens », universitaires y compris, pour lesquels, étant du sérail, il n'avait qu'une considération mitigée. « Il va tartiner le congrès d'un discours universitaire sorti de toute la bibliographie sur la question » m'écrivait-il d'un de ses collègues. Il déplorait la médiocrité de l'enseignement du français, relevant que « les francophones non-scolaires (autodidactes) sont meilleurs que les semi-francophones – surtout passifs – qui ont appris le français à l'école ». Au sujet des politiciens démocrates-chrétiens il constatait :

« Ce sont des gens qui, par leur éducation religieuse ont une très bonne connaissance théorique du bien et du mal, et qui, par leurs habitudes catholiques et romaines à vivre leur vie politique, font plus souvent le mal que le bien ».

Ensemble, au cours des années 80 et 90 nous avons œuvré pour sortir le Val d'Aoste de son ghetto politique et culturel, malgré l'indifférence ou la circonspection des autorités, et les réticences, sinon la réserve, des autres communautés francophones qu'elles avaient déçues. « Les Valdôtains ne répondent jamais au courrier » confirmait sèchement Hubert Joly au nom du Conseil international de la Langue française. Aussi est-ce assez vainement que nous avons remué ciel et terre (ministres, diplomates, recteurs d'universités, linguistes, écrivains, institutions



Saint-Nicolas, les 19 et 20 décembre 1992

(photo Giuseppe Costa)

culturelles...), n’obtenant rien d’autre, après l’irréparable disparition de Maria Ida Viglino, qu’une écoute distraite et quelques miettes de concessions de la part de la nomenklatura régionale.

C’est donc avec une émotion non dénuée d’amertume que je relis dans les longues lettres, de parfois six pages, où Gaston s’épanchait, les expressions de son douloureux désappointement face à la désagrégation de notre identité linguistique, du fait des compromissions et de la résignation des autochtones. Il n’en demeurait pas moins toujours disponible lorsqu’était requise son intervention, parce que c’était dans sa nature de ne pas baisser les bras et d’espérer contre toute attente.

Or, sa dernière mise en garde devant l’évolution de la situation m’étonna beaucoup – bien qu’elle allât dans le sens de mes propres réflexions – de la part du dialectologue et spécialiste du francoprovençal qu’il était :

« Cette propension – me confia-t-il – de votre Assessorat à la Culture à privilégier le patois pour se gagner l’électorat traditionnel, indépendamment du français qui n’est plus traité qu’en parent pauvre derrière les hypocrites déclarations officielles, est extrêmement préjudiciable à l’un et l’autre et ne fait que le jeu de la francophobie italienne ».



Je ne me fais aucune illusion sur la survivance des âmes, sinon par le biais hasardeux de quelques transmissions génétiques, et je doute, cher Gaston, que puissent à présent te reconforter les témoignages de notre haute autant qu’affectueuse estime. Mais l’exemple que tu fus en incitera peut-être quelques-un(e)s à “en prendre de la graine”, – sauvant ainsi les chances de germination d’icelle et donc celles de ta rémanence.

Saint-Nicolas, les 19 et 20 décembre 1992
(photo Giuseppe Costa)